L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS
MARDI MATIN, 3 SEPTEMBRE.

LOUISIANE.

Correspondance de l'*Abeille*.
Paroisse de Plaquemines } le 29 août 1872.

Un pêcheur, homme très intelligent, me disait l'autre jour qu'il se vend tous les ans à la Nlle-Orléans pour plus d'un million de piastres d'huîtres ; produit des bancs qui se trouvent à l'Est du fleuve, et de ceux situés à l'Ouest entre Plaquemines et Jefferson. Cette somme me paraît exagérée ; car l'on avait un marché de votre ville des huîtres de bien d'autres endroits. Il me disait que les pêcheurs ne font pas grand'chose, bien que les huîtres obtiennent quelquefois des prix fort élevés ; avant la guerre, ceux qui vivaient avec économie, pouvaient mettre quelque chose de côté ; aujourd'hui, même en salaire étant sur le décourage, l'on fait joindre les deux bouts avec difficulté. Suivant lui, nos baies sont inépuisables ; il porte à cinq ou six cents le nombre d'hommes qui gagnent leur pain en pêchant les huîtres, on en les apportant à la ville par bateaux d'un faible tonnage ; à peu près toutes les nationalités connues prennent part à cette industrie ; cependant les Espagnols, et surtout les Siciliens, prédominent. Les transports se font par bateaux à cent barriques.

A propos d'huîtres, je lisais dernièrement dans le *New York Herald* qu'il se consomme annuellement, à New York, pour vingt-cinq à trente millions de piastres de ces animaux. Cette somme est énorme, et le journal en question ne se trompe pas : on estime que Baltimore, sans compter la consommation locale, vend bon an, mal an, pour $3.500.000 d'huîtres ; les bancs de la Baie de Chesapeake rapportent annuellement, dit-on, $20,000,000 à leurs propriétaires. Si ces statistiques sont correctes, cette industrie est d'une grande importance aux Etats-Unis ; la consommation des huîtres est en croissance, car on les transporte aujourd'hui presque partout au moyen des voies ferrées.

M. Coste, auteur français, qui a écrit un ouvrage très intéressant sur les huîtres, affirme qu'elles pondent des masses d'œufs considérables, dont la quantité pour chaque femelle peut aller jusqu'à deux ou trois millions. Lorsque les embryons qui sont contenus dans ces œuf éclosent, ils s'attachent aux rochers, aux racines d'arbres, et restent immobiles toute leur vie, si quelque circonstance extraordinaire ne vient pas les déplacer ; elles se fixent aussi les unes aux autres, et forment ainsi des masses considérables, tant en épaisseur qu'en largeur, que l'on nomme bancs d'huîtres.

Ces bancs peuvent servir et servent, en effet, pendant longtemps à une consommation énorme. Les huîtres se nourrissent de petits animaux marins et de substances végétales, qui s'introduisent dans leur intérieur avec l'eau de la mer. L'eau douce est mortelle pour cet animal ; il craint également les froids vifs et les fortes chaleurs, et n'aime pas les eaux profondes et agitées. C'est dans les baies qu'on le trouve plus fréquemment ; il est hermaphrodite et vivipare, c'est-à-dire qu'il reproduit ses petits de lui-même sans accouplement.

Quand on plante des huîtres, elles n'accroissent leur développement qu'en partant du lieu d'où elles ont été prises ; laissées sur leurs bancs, elles atteignent leur plus grande grosseur en moins de quatre ans.

La Caroline du Sud qui, ordinairement, ne commençait ses battages qu'à partir du mois d'octobre, cette année a ouvert la vente, à New-York, du riz de la nouvelle récolte le 19 courant ; jamais elle n'en a envoyé de si bonne heure sur ce marché.

D'après une correspondance, je vois que les riziers de cet Etat ont eu beaucoup à souffrir des vers ; malgré cela, la récolte sera abondante et dépassera de beaucoup celle de l'année dernière, qui était passablement faible, il est vrai.

Cette culture, faute de capitaux, se relève difficilement dans la Caroline et la Géorgie ; cependant la consommation augmente, et la production ne pouvant suffire aux besoins du pays, nous sommes obligés de demander à la Chine et aux Indes Orientales de suppléer à ce qui nous manque.

En 1850, nous avons exporté 105,500 tierçons ; sans doute que les exportations étaient devenues plus grandes au commencement de la guerre. Ces chiffres font voir dans quelle décadence est tombée cette importante culture.

Puisque je parle de riz, je vous dirai encore un mot sur la récolte de cette paroisse ; le temps n'est pas favorable à la moisson, attendu qu'il pleut tous les jours depuis plus d'une semaine ; s'il ne fait pas beau sous peu, les derniers riz ne vaudront pas grand chose eu égard à la qualité ; à part quelque fermiers, qui ont pu récolter au commencement du mois, le plus grand nombre n'est mis à l'œuvre il y a une huitaine au seulement, et depuis lors il a toujours fait mauvais.

Notre cher gouverneur, qui aime les enfants de la Louisiane comme s'ils étaient tous ses frères, devraient bien penser à nous débarrasser de notre jury de police, composé entièrement de nègres ignorants. Je me trompe, un blanc, seulement en siége dans notre conseil local ; n'est-il pas honteux pour le premier magistrat d'un Etat comme la Louisiane de confier les affaires d'une grande paroisse comme la nôtre à un ramassis de nègres ? Aucun doute d'ailleurs, ces malheureux pourraient être de quelque utilité en travaillant dans les champs, afin d'augmenter la production du pays.

A l'élection présidentielle de 1868, les suffrages fci se partagèrent ainsi : Grant, 1286 ; Seymour, 503. En 1870, 2540 votes furent donnés à Sypher et 205 à St-Martin ; inutile de vous faire remarquer que sur ces 2745 voix, il y en avait au moins moitié de frauduleuses.

En Louisiane, comme dans les autres parties de l'Union, on a éprouvé de grandes chaleurs cette année. Cependant la température ici ne semble pas avoir atteint le même degré de chaleur qu'en 1745, s'il faut s'en rapporter à l'histoire.

Voici ce que je lis dans une histoire de la Louisiane au sujet de l'été de 1745 :

La mortalité des bestiaux est effrayante, la sécheresse est très grande, la chaleur étouffante. Il n'a point fait de vent depuis que la colonie est établie, au rapport des anciens, et cette chaleur dure depuis quatre mois. Pendant tout ce temps, il n'y a eu d'autre pluie que celle de deux ou trois orages.

Depuis Noël jusqu'à la St-Jean, les eaux ont été hautes, au point que beaucoup de levées ont été rompues, même devant la ville, et que, pour un peu plus, il aurait fallu abandonner les maisons et se loger dans des bateaux. Puis la sécheresse est venue, au point que le fleuve a baissé de plus de quinze pieds, et qu'on ne l'a point encore vu si bas. Ainsi notre récolte est très médiocre. Les terres étant submergées à l'époque des semailles, on a semé trop tard.

En 1817 et 1819, la chaleur fut très-grande ; on cite l'été de 1844 comme ayant été très-chaud ; la sécheresse cause cette année de grands dommages aux récoltes. Je me rappelle d'avoir vu quelques-uns de nos planteurs mettre de l'eau du fleuve dans leurs champs de cannes. On dit qu'en 1854 il ne plut pas tel pendant huit mois ; absent alors de la paroisse, je ne puis rien affirmer à ce sujet. En 1870, pendant quelques semaines, la chaleur fut accablante dans tout l'été.

ALPHA.

POSTSCRIPTUM.

1er septembre 1872.

On se rallierait ici à la nouvelle liste de fusion ; car tout le monde sent que si les conservateurs ne restent pas maîtres du terrain électoral en novembre prochain, un vaste de misère et de tempêtes est réservé au pays ; cependant on ne peut guère approuver toutes les candidatures, il s'en faut de beaucoup. Dans la situation où sont les choses, toutes les dissidences se tairont, et l'on fera un effort sérieux pour concourir avec les fléseurs de la ville et des autres paroisses au succès de la campagne électorale.

Maintenant que tous les éléments du parti conservateur se sont réunis sur une seule liste de candidats, on croit que le fameux des fripons tire sur sa fin en Louisiane : si les électeurs se font à bon escient, le résultat ne peut être que favorable à ceux qui travaillent à sauver l'Etat de la rapacité des voleurs.

Il serait temps que les conservateurs fissent de la propagande dans les campagnes, surtout dans la nôtre, où le peuple est si apathique à la chose publique ; il a besoin qu'on lui ouvre les yeux, et bientôt va arriver le moment de haranguer les masses. La moisson sera finie dans quelques semaines, et les habitants pourront alors s'occuper activement de politique.

Les radicaux sont à l'œuvre : leurs émissaires parcourent les campagnes et y prononcent des discours incendiaires, que les nègres prennent à la lettre. Ces harangues seront la cause que, tôt ou tard, la question de races agitera le pays d'un bout à l'autre. Sans eux, les blancs et les noirs vivraient dans la plus grande concorde.

Le temps s'est mis au beau, et partout les ruiers poussent les travaux de la moisson avec vigueur ; plusieurs hairont découpler cette semaine.

Les habitants sucriers font leur bois, et ils vont bientôt couper et rentrer le foin, insuffisante pour les besoins de la paroisse.

Le 30 du mois dernier, sur l'habitation Ste-Anne, un jeune nègre nommé Philogène, naguère esclave de M. Auguste Reggio, a mis fin à ses jours en se tirant un coup de pistolet au cœur. Cause, tracasserie dans son ménage.

Des fièvres nombreuses et assez graves régnent dans le haut de la paroisse, plusieurs nègres sont morts la semaine passée.

ALPHA.

— La *Gazette de Magdeburg* annonce que, dans les premiers jours de septembre, après l'entrevue des trois empereurs à Berlin, une entrevue particulière des empereurs de Russie et d'Autriche aura lieu à Weimar.

—Dialogue entre deux électeurs partisans de l'instruction obligatoire :

—Quel est donc le titre officiel de M. de Bismark ?

—Il est grand chancelier.

—Qu'est-ce que c'est que ça, un chancelier ?

—C'est un homme qui a de la chance.

—Vous avez tort, mon enfant, disait un monsieur respectable à une jeune actrice, vous avez tort d'entrer au théâtre, c'est un terrain glissant.....

—Bah ! il y a une rampe.

Félix Pyat en Belgique.

Sous ce titre, la *Liberté* publie une correspondance que nous reproduisons à simple titre de curiosité, car elle contient plusieurs contradictoires, et les faits indiqués sur la présence de M. Félix Pyat dans les théâtres et aux conseils de guerre, nous paraissent difficilement concilier avec le caractère de prudence bien connu du personnage en question.

Bruxelles, le 8 août.

Félix Pyat est arrivé en Belgique, venant d'Angleterre, le 2 courant. Il est descendu chez un de ses amis, rue Ste-Ida de décembre, qui, depuis, n'est jamais sorti de France. Bien loin de se mettre en relations avec ses coreligionnaires politiques, l'ex-rédacteur du *Vengeur* a évité soigneusement de rencontrer les proscrits du 18 mars, qui, du reste, professent pour lui le mépris le plus absolu et ne proposent de lui en donner des preuves à la première occasion. Or, vous le savez, le défaut capital de ce célèbre bicheur—ainsi que l'appelait un jour dans un de ses réquisitoires M. le commandant Gavean—n'est pas la témérité ; aussi s'est-il bien gardé de se montrer à la Belgique, où on trouve des [illegible] à qui l'on a fait savoir qu'il était venu.

Il a traversé Verviers, dans le passage Saint-Hubert, que j'ai vu. Félix Pyat entouré de trois ou quatre personnes auxquelles il narrait son odyssée. Un de ses auditeurs m'a raconté tout au long le récit des aventures de ce bandit, et comment il avait pu échapper à la justice militaire.

Bien loin de fuir la France, comme prétendent quelques journaux, Pyat aurait beaucoup plus gagné de se cacher à Paris jusqu'au mois de mars dernier. Suivant de donner de ses nouvelles, même à sa femme qui habitait Londres et qui le croyait mort.

Pendant le siége de Paris, Pyat avait fait la connaissance d'un professeur de mathématiques, né à Thann, en Alsace. Ce dernier, assez faible et très impressionnable, s'était pris d'une vive admiration pour le talent de son nouvel ami, et avait pu tardé à partager la plus grande partie de ses idées. Suivant le 18 mars, les électeurs du 15e arrondissement envoyèrent Pyat à l'Hôtel-de-Ville. Beatz, qui, malgré tout, était resté trop honnête homme pour se jeter dans la Commune, et qui souffrait profondément de voir son pays cédé à l'Allemagne, résolut de quitter la France et d'aller s'établir en Suisse.

Pour sortir de Paris, il s'adressa tout naturellement à son ami Pyat, qu'il s'avait pas vu depuis deux mois. C'était le 5 mai. Pyat prévoyait bien que l'ordre allait enfin triompher, et que le règne de la canaille était fini. Il songeait déjà à se procurer les moyens de quitter Paris. Il reçut Beatz à bras ouverts et lui fit part de ses craintes : "Dans quelques jours je serai proscrit, lui dit-il ; vous allez quitter Paris, laissez-moi des papiers qui vous sont inutiles et qui peuvent compromettre mon identité. Si j'ai besoin de me cacher à Paris, je vivrai sous votre nom."

Beatz n'hésita pas à rendre ce service à l'ami. Il lui laissa ses cartes d'électeurs, ses quittances de loyer et d'autres papiers importants.

En revanche, Pyat lui facilita les moyens de quitter Paris.

Le 1er juin, l'insurrection était terminée, et Pyat, qui depuis le mercredi avait erré de maison en maison, vint s'installer rue Turenne, au Marais, dans un hôtel garni, sous le nom de Bonta, professeur de mathématiques. Il était fait raser complètement, et se représentait assez bien le personnage dont il avait pris le nom.

Vers le milieu de juin, ayant d'être prêt à fuir si cela devenait nécessaire, Pyat se présenta chez le Comité des Etats-Unis, encore chargé des intérêts des Allemands résidant à Paris, et se fit délivrer un passeport pour l'étranger, en déclarant qu'il se rendait dans son pays, opter pour sa nationalité allemande.

Il fit, en effet, un petit voyage en Alsace, afin de faire légaliser son passeport par l'autorité prussienne, et il revenait quelques jours après à Paris. Il s'est vanté à l'avoir assisté, perdu dans l'auditoire, à plusieurs audiences du procès des membres de la Commune.

Pendant l'hiver, Pyat reste à Paris, fréquentant assidûment les théâtres du boulevard, et ne prenant aucun soin de se cacher, tant il se croyait en sûreté sous le nom de l'honnête Bentz. Il aimait mieux rester à Paris que d'aller s'exposer, à l'étranger, à la colère de ses anciens amis.

Enfin, à la fin de quatre-vingt-deux malheureuses arrestations que faisait chaque jour l'autorité militaire, il alla prendre un nouveau passe-port au consulat de France, et arriva tout d'un coup à Londres pour prendre sa femme, qui le croyait mort depuis longtemps.

A Londres, Pyat vit, retiré, solitaire, dans une rue d'Arlington. Il n'est venu à Bruxelles que pour régler quelques intérêts anciens, et qui remontent à son premier exil. Le bruit de son arrivée n'a pas tardé à parvenir aux oreilles de l'autorité, qui s'est empressée de l'inviter à reprendre le chemin de l'Angleterre.

LA SOLUTION BONAPARTISTE.

M. Weiss, dit la *Gazette de France*, publie dans le *Paris Journal* un article remarquable à bien des égards, mais dont la conclusion surprendra les hommes d'ordre à qui elle s'adresse.

Le but de M. Weiss est de démontrer que, dans l'état actuel des choses, l'empire est la seule solution praticable.

"Que reste-t-il ? Il reste l'empire ! On aura beau s'écrier de toutes parts que ce veur à l'empire, à ce régime qui a commencé par la confiscation des libertés nécessaire pour absorber à la perte de l'Alsace, c'est..... c'est tout ce qu'il vous plaît ! Mais enfin il ne reste que l'empire ! il ne reste que lui comme dernier asile d'ordre, comme dernière garantie d'avenir, ou bien, à défaut de l'empire, la triste succession et les conflits interminables des dictatures d'un jour, créées et emportées par le hasard ; aujourd'hui le général Trochu et demain le général Clément ; aujourd'hui M. Thiers et demain le providentiel Bidinhoux ; en un mot, la dissolution de la France avant un quart de siècle.

Etonnez-vous donc que, dans cet état des choses et des esprits, on écrive des brochures résolument intitulées : *Comment l'Empire reviendra !*"

Voici maintenant ce que nous lisons dans l'*Ordre* au sujet de celui que les impérialistes regardent comme leur futur empereur :

"On sait que le prince impérial a été autorisé par la reine d'Angleterre à suivre les cours de l'Académie royale Woolwich.

"Nous avons sous les yeux le programme de l'examen qu'il doit passer prébablement au mois de novembre prochain. Il comprend à peu près les mêmes matières que l'examen actuel d'admission à l'école de Saint-Cyr, avec cette différence que la partie orale y tient une place tout à fait prépondérante.

"Le prince devra subir l'examen en anglais. Cette difficulté n'est pas une pour lui, qui, comme nos lecteurs le savent, prononçait récemment un discours dans cette langue devant plus d'un millier d'auditeurs.

"Le programme comprend les langues étrangères, c'est-à-dire le français et l'allemand. Le prince choisira naturellement l'allemand, qu'il a travaillé sans interruption depuis quatre ans, et notamment depuis son séjour en Angleterre.

"A Woolwich, le prince, tout en partageant les études et les exercices des autres élèves, continuera à recevoir les soins de son précepteur, M. Filon, qui réservera un certain nombre d'heures pour les langues anciennes et la littérature française.

"Nul doute que l'éducation militaire de Woolwich n'achève de développer heureusement le jeune prince, que ces deux dernières années ont transformé.

"Une photographie qui date de trois semaines et qui n'a point encore paru aux vitrines, nous le montre sous un aspect tout nouveau.

"Ceux qui ont conservé le souvenir d'un enfant gracieux, mais délicat, le reconnaîtraient difficilement dans un jeune homme élancé et vigoureux, dont les traits malos portent l'empreinte d'une vie active et où la trace des pensées sévères de l'exil.

"Ajoutons que, chaque jour, revêt en lui d'une façon plus frappante le type paternel.

"La ressemblance ne s'arrêtera pas aux traits du visage."

—Le *Sport* donne d'intéressants détails sur les costumes d'été :

Le costume Chantilly, a loté pour les eaux et fait de batiste bleue avec le gilet à boutons d'or, ornée d'une ancre, entre deux lignes vertemerdal actuel de nos merveilleuses.

Ajoutons à ce costume celui qui se compose de bandes de velours bleu marin avec dentelles, qui paraît formant cette-ci, et découpées à chaque dent de la dentelle, rétrécir sur un jupon de flanelle très pâle, ouvrant de trois petite plisée ferrée de velours bleu. La tunique est légèrement ouverte ; la dentelle forme transparent et laisse voir les bras et les épaules. Un petit tours et dentelles, vague et sans manche complète la toilette.

Nous indiquerons encore un jupon de foulard prune à pois blanc, composé de trois volants froncés avec bandes de faille prune assortie au fond du foulard, et faisant la tête de chacun de ces volants. Une blanc de faille retourné, formant poif et comme une large ceinture. Le corsage est tout de petite volants devant, et formant pointe derrière.

On joint à ce petit costume un petit manteau "bonne femme" en foulard à pois orné d'un volant de faille dentelé, et d'un petit capuchon doublé de faille, et un gros noeud retombant derrière.

Le chapeau rond en faille prune, avec longue plume blanche, retenue par une touffe de fleurs des champs, peut harmonieusement compléter cette toilette.

Les femmes qui ont de la taille et la démarche, naturellement élégante, portent avec succès, tantôt la tunique princesse, et tantôt la tunique polonaise, avec trois larges plis derrière ; le devant de la tunique collant et sans un seul plis ou fronce. On est quelque peu fatigué de ces taille relevée dont on a tant abusé, et dont on abuse encore. Les étoffes pour ces costumes sont généralement des pompadours de soie, dont les dessins combinent le nuance et le blanc sur un fond noir. Celle-ci, gracieux, de bonne, mais sérieuse élégance.

—On se préoccupe beaucoup des manifestations projetées pour la célébration de l'anniversaire du 4 septembre.

Une circulaire spéciale vient, à ce sujet, d'être adressée, nous assure-t-on, à nous les préfets.

LES EXPÉRIENCES D'ARTILLERIE A TROUVILLE.

Trouville, 10 août, soir.

Aujourd'hui est en lieu les premiers exercices d'artillerie. Ils ont commencé à une heure de l'après-midi, le moment de la pleine mer, au-delà de l'Hôtel des Roches-Noires. La montagne fait une saillie ; c'est là, en haut de la colline, qu'étaient postées nos pièces de canon, l'une de 4, l'autre de 7, et trois de 12 ; les deux premières se chargeant par la culasse, la troisième se chargeant par la bouche, et toutes les trois en bronze.

Ces pièces étaient desservies par vingt-cinq à trente artilleurs. Plusieurs officiers en commandaient, tandis que vingt gendarmes empêchaient les curieux de trop s'approcher. Un lieutenant-colonel à cette tamment pointé lui-même les pièces ; la pièce de 4 et celle de 7 ont seulement tiré. Ces deux pièces avaient été dégâ expérimentées dans un polygone. L'exercice d'aujourd'hui ne devait donc offrir aucun intérêt quant à l'armement des pièces ; il s'agissait seulement d'en déterminer le particulier.

A cet effet, un petit bateau sans équipage, bien entendu, avait été posté à quatre ou cinq kilomètres de la côte, dans la direction de Deauville et Cabourg, et avait de la pointe Hôneville. Il servait de but aux artilleurs dont le séparait une distance d'environ six kilomètres.

Le résultat du tir a été très satisfaisant. Les projectiles ont porté toujours à la distance voulue. Il ne s'agissait pas d'atteindre le but, je le répète, mais seulement de constater la portée des pièces.

On espère que, les deux exercices de précision dans le tir, on obtiendra un résultat aussi favorable.

Ces exercices ont duré une heure et demie environ, de une heure de l'après-midi à deux heures et demie.

Pendant les exercices, le président de la République se tenait derrière les pièces en compagnie du ministre de la guerre, du général Clérot avec lequel il s'est longuement entretenu, du lieutenant-colonel Lambert, de ces officiers d'ordonnance et de ceux du ministère de la guerre. Un officier suisse est venu un instant causer avec le président.

Une tente était dressée à côté d'un mât où des marins hissaient et abaissaient le drapeau servant de signal pour le passage des bateaux qui auraient pu être atteints par le tir.

Le président de la République a paru prendre un vif intérêt à ces exercices ; il s'est entretenu fréquemment avec le colonel dirigeant le tir. Le général de Cissey a mis un instant la main à la pièce de 7.

Les exercices terminés à 2 heures et demie, le président s'est retiré avec le ministre de la guerre, salué sur son passage par de nombreux baigneurs qui étaient venus suivre les expériences.

Lundi, les exercices continueront ; on expérimentera une pièce en acier se chargeant par la culasse à la nouvelle mitrailleuse, dont le colonel Reffye est l'inventeur.

Une convoite le *Cuvier*, qui était de faction à une certaine distance du but, est rentré après les exercices dans le port de Trouville.

Le temps a été très favorable aujourd'hui, malgré une forte pluie tombée dans la nuit.

Faits Divers.

—C'est le lundi 5 août que le Trésor français a commencé le payement à la Prusse des 500 premiers millions du trésor siemie milliard. On estime que la vérification des traites, le pesage des espèces monnayées, l'expédition des valeurs, durera trois ou six jours ; vers le 10 ou le 12, les Prussions ont dû être payé. C'est un événement du récent traité, quinze jours après, c'est-à-dire du 27 au 30 août, qu'ils devront avoir évacué les départements de la Marne et de la Haute-Marne.

—Le *Siècle* annonce que la dégradation du capitaine Cerfbeer, dont la condamnation à mort a été commuée, comme on le sait, en dix années de bannissement, aura lieu samedi matin, en présence des détachements de tous les corps de l'armée de Versailles.

— Faute de griffes, en fait de mots de la fin, la *Gazette de Paris* nous sert deux merles assez réjouissants. Croquons-le :

"Un mot sincère, mais peu dignifié. La scène se passe devant un magistrat qui examine une affaire de séparation de corps.

—Mais enfin, madame, je ne vois pas dans votre plainte de motif suffisant. Vous reprochez à votre mari d'être correyeur : c'est une profession honorable.

—Oui, monsieur. Mais il me tanne!

—Une anecdote judiciaire et patriotique nous est apportée de Mulhouse :

Un industriel de cette ville, M. F..., a comparu comme témoin devant le tribunal prussien.

Interrogé en allemand, M. F... ne souffle mot.

—Quelle langue parlez-vous donc ? lui demanda le président.

—Je parle anglais à ma femme, répondit sérieusement notre compatriote, français à mes enfants, et allemand à mes chiens!

Applaudissements frénétiques dans l'auditoire.

Coût de cette expansion de patriotisme : 48 heures de prison.

Ce n'est vraiment pas cher.

—M. Bamberger, député de Meurthe-et-Moselle, ayant reçu des lettres nombreuses touchant les difficultés dont est entourée la formalité de l'option, a saisi de cette question M. le garde des sceaux. Il résulte de la réponse de ce dernier que les droits à la nationalité française de ceux qui n'auront pas manifesté leur intention opter pour elle, sont entièrement réservés à l'égard de la loi française.

—Un grand magasin de nouveautés de Paris vient de se signaler par une *invention originale* qui ne pourra manquer d'avoir des imitateurs. Le propriétaire de cet établissement y a annexé un buffet, et on y dispose, en ce moment, une salle de billard et un cabinet littéraire avec les journaux. Les dames qui, en vont faire des achats et qu'elles désirent se rafraîchir ou prendre quelque consommation, en attendant d'examiner les étoffes qu'elles veulent acheter, un commis les accompagne au buffet, qui est pourvu de glacon de madère, de gâteaux, etc. Ces dames prennent pour leur consommation et sont réaccompagnées par le commis, qui, si elles ne veulent pas acheter, leur présente des étoffes et font leurs achats. Un domestique en livrée va les chercher quand la vente est terminée.

Un aubergiste étant allé se confesser, le prêtre lui demanda s'il n'avait jamais trompé les clients des chevaux de sa clientèle, pour les empêcher de manger l'avoine.

—Jamais ! répond l'aubergiste, avec l'accent d'une âme absolument pure, du moins de ce côté.

Mais, quelque temps après, dit l'*Evénement*, il revient à confesse et s'écouse, tout d'abord, d'avoir commis plusieurs fois par jour le délit suadit.

—Comment ! fait le prêtre, d'un ton de reproche, la dernière fois, vous m'avez dit que vous ne le faisiez jamais ?

—Oui, fait le pénitent, mais alors..... je ne savais pas que cela se faisait !....

UN ADROIT COMPÈRE.—Le *Gdorolo-Yamburgsky Listok* annonce que l'on vient de découvrir dans les localités voisines de Pskow une nouvelle secte dont les adeptes sont déjà assez nombreux. Ils appartiennent tous au sexe féminin et portent le nom de *Stripeklay* (femmes aux cheveux coupés). La secte a été fondée par un moine du couvent de Nicandre, qui s'est enfui du monastère en emportant une somme d'argent assez considérable.

L'adroit compère, qui en réunion, s'appelle Séraphin, a su réunir autour de lui en peu de temps à peu près quatre mille sectrices, en prêchant la facile doctrine de la "rédemption par le péché."

Il s'adressait de préférence aux jeunes filles, et, comme signe visible de leur admission dans la secte, il leur coupait leurs longues tresses, qu'il vendait ensuite, ce que l'on suppose, aux coiffeurs de la capitale.

Séraphin avait résumé à se créer dans le peuple une légende des plus fantastiques. On le croyait invulnérable et pouvant se soustraire à toutes les poursuites, grâce aux métamorphoses les plus inattendues.

Cette indigne comédie est cependant bientôt un terme, car, le 21 juin passé, Séraphin a été arrêté dans une localité du district de Porkhow et envoyé à Saint-Pétersbourg pour y être jugé comme imposteur.

DÉPARTS DES TRAINS DE CHEMINS DE FER.

Voir les annonces pour les renseignements ordinaires.

NLLE-ORLEANS & JACKSON.

Express	7:30 du matin.
Mails	7:30 du soir.
Trains d'agrément	4:15 après-midi.

NLLE-ORLEANS MOBILE & TEXAS.

Express et mails	7:30 du matin.
Pour les villes de bains	4 après-midi.
Express et mails	4:30 " "

NLLE-ORLEANS & DONALDSONVILLE.

Par le ferry de la rue Canal	7:45 du matin.

MORGAN'S LOUISIANA & TEXAS.

Par le ferry de la rue Ste-Anne	7:30 du matin.

BULLETIN FINANCIER.

LUNDI SOIR, 2 SEPTEMBRE 1872.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
31 août	499,893 08	128,903 09
2 Septembre	991,230 81	110,895 09
Jusqu'ici, cette semaine	1,491,073 84	833,439 16
Même temps la semaine der.	1,983,986 19	897,508 16
Total de la semaine dernière	4,764,145 50	783,188 86
Total de la semaine précédente	4,751,015 24	806,623 93

Le marché monétaire a été calme dans presque toutes les branches, sans variations. Les banques d'escompteront que le papier à courte échéance. La demande d'argent n'a pas augmenté ; elle est bonne dans les rues, mais la plupart des escomptes ne s'étendent qu'aux billets de premier ordre, portant des signatures satisfaisantes, ou à de bons billets accompagnés d'excellentes garanties collatérales. Nous continuons à noter :

Les billets d'affaires de première classe 9 à 10 jour cent par an ; ceux à 1 à 10. Les moins recherchés, mais non de seconde classe, à 11. Ceux de seconde classe à 12. Les billets portant hypothèques, de première classe, 9 12 à 15 ; les secondes classes, 11 à 12.

L'or a ouvert à 112 à 113 3/4 (hausse de 1/4 c.) contre 112 1/8 à New-York, et, après un mouvement modéré, a fermé aux taux d'ouverture sur les deux places. Les transactions se sont élevées à $63,000, dont 11,000 à 112 3/4, 9,000 (1,000, 3,000, 5,000) à 112 7/8, $10,000 (3,000, 2,000 et 5,000) à 113, $9,000 (1,000, 2,000 et 6,000) à 113 1/8, $9,000 à 113 1/8 et $26,000 à 113 1/4 à 113 3/8. On n'a pas annoncé de ventes d'argent. Les demi-piastres américaines sont cotées à 108 à 109, les piastres mexicaines à 3 1/2 à 3 1/2 de prime sur l'or.

Le change sterling a été calme et le mouvement limité. Les seules opérations annoncées comprennent 5000 livres chez No. 1 à 122 7/8 à 123 et 2000 de banque à —. Dans les francs 100,000, en change de commerce, à 4 72 1/2 ; 100,000, ditto, à 90 jours, à 4 71 1/4 et 100,000 à 60 jours, à 4 70.—A la pièce, les traites sterling était cotées nominales à 122 à 122 1/2 le change de banque ; les francs à 4 70 à 4 68 3/4 le change particulier et nominal le change de banque.

Le change américain a été ferme, sans variations. Les ventes ont atteint le 1/2 1/2 fro de $114,000, dont $19,000 (4000, 5000 et 10,000) en change de commerce sur New York, à vue, à 1/4 de prime, $50,000 de banque à 5/16 et $35,000 (10,000, 10,000 et $15000) à 3/8, $10,000 do à 11/32.

Les actions ont été négligées. Les seules transactions annoncées sont : 50 actions (préférées de la Compagnie de Lessées de la Louisiane à $8, et 100 (ordinaires) à $4 1/2 1/2.

Dans les mandats, la seule vente annoncée est de $400 de nouveaux mandats de l'Etat à 45.

Les certificats d'allocations de la ville sont annoncées comme ayant fermé à 67. On a vendu $5000 à 66 1/2, $1500 à 66 1/2 et $14,000 à 66 1/2.

BULLETIN COMMERCIAL.

Lundi, 23 août 1872.

COTON—Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 642 balles—10, 13, 14, 20, 55, 140 et 250—mais nous avons entendu parler d'une affaire faite par un autre courtier, ce qui pourrait porter à 700 balles le montant des ventes. Ce jour étant le première de la saison et où les ventes ont eu quelque étendue nous spécifions le montant des ventes par différents courtiers afin de montrer l'étendue de la demande qui a été en partie faite pour France et Liverpool, mais en majeure partie pour le Nord. Nous avons entendu dire que certains indices faisaient espérer une forte demande pour France.

Nous reproduisons aussi les chiffres de l'Exchange, lesquels regardent les lignes courantes de ses types, tandis que nos chiffres à nous regardent les listes au moyenne.

STAT DU COTON		
Low Ordinary	— à —	—
Ordinary	— à —	—
Strict ordinary	— à —	—
Low middling	19 3/4 à 20	20
Middling	20 1/4 à 20 3/4	20 3/4
Strict middling	— à —	—
Good middling	21 — à —	—

Stock en mains le 31 août, 1872		bal	6
Ar. aujourd'hui	1812		
Précédement	283	2	07
Expédié aujourd'hui		8	66
Précédement	13	13	
Stock en main et sur navire, non expédié		8523	
Stock l'année dernière		28,518	

TABAC—Nous n'avons entendu parler d'aucune vente aujourd'hui.

Rien de ce qui est ou indiques aucun changement de prix n'ayant transpiré, nous continuons à cotes comme suit : Logs à 5 à 9 1/4, low leaf à 9 1/4 à 10 1/2, medium à 11 à 13, bon 13 à 13 1/2, fin et de choix 13 à 14.

ETAT DU TABAC.

Stock en mains le 31 août, 1872.	bon.	8522
Arrivé aujourd'hui	7	15
Précédement	8	527
Expédié aujourd'hui	point	
Précédement	point	
Stock en mains et à bord		85

SUCRE—Il n'a rien été reçu de plantation. Le marché est calme et sans changement, pas même dans le placement, comme référence le fait ; est coté à 10 à 10 1/4c, le fully fair à 10 3/4 c, prime 11 c.

MELASSE—Rien arrive pas. La mélasse claire et ambrée de plantations est cotée à 27 à 28 c le gallon.

La melasse des plantations de la ville s'est vendue à 30 c pour l'inférieure, 40 c pour la commune, 50 c pour la belle, 55 c pour la prime, et 70 c pour la qualité de choix et 80 c à $1 pour le golden syrup.

FARINE—Il n'a fait quelques demandes de farine de choix comme de coutume à l'ouverture du mois, autrement le marché est calme. Le prix d'aujourd'hui est sont bornées à 1000 barils.

FARINE DE MAIS—Dans le gros le marché continue à être calme, mais dans le détail le commerce est actif à $2 85 à $2 90 le baril.

PORC—Calme. Le mess est offert en lots ronds à $14 75 et le détail se fait à $15 25 le baril.

BACON—Continue à être calme, mais ferme. Les épaules sont cotées à 8 1/2 à 8 3/4 c ; les côtés clear ribbed 11 3/4 c, les côtés dégarnis 11 3/4 à 12 la livre.

SAINDOUX—Continue à être rare et en demande. Un lot de 50 barrilets de raffinée vendu à 12 1/2 la livre. En tierçons coté à 10 c et raffiné à 12 c la livre.

JAMBONS—Le jambon de choix cuit est en bonne demande et le marché est ferme à 17 à 18 c la livre. L'article en tierçons se vend à 15 c la livre.

VOLAILLES ET ŒUFS—Les poules se vendent au débarcadère à $3 à $3 50 la douzaine, les mères dans toute leur force, les jeunes à $4 à 4 25, pour les canards à $4 50, les oies à $7 à $7 50 la douzaine, les dindes $12 à $15 ; les poules, commandant 10 à 50 cts la douzaine.

POUDRE LEVAIN (Yeast powders)—Le stock de l'article est rond et la demande en est modérée. Nous cotons le Dunham en cans de 1/4 de livre (net) par gross, $16 50 ; 5 de (medium) à $22 50 ; 4 de livre, $30 50, et 1 liv. à $48 ; en cans de 5 livres à $24 la douzaine.

COMESTIBLES—Le stock de pommes de terre est rond et en bonne demande, tout en même temps les white sprouts par le flève se vendent $2 50 et les Bermudes $2 75 à $2 85 le baril les Russetts de choix de Louisville, sur le rail road, se vendent en petite vente à $3 25 et à $3 50 le baril ; les oignons de choix se vendent à $3 25 le baril, les pommes vertes de choix cotées à $3 25 à $3 50 le baril, $3 caisses de choix de choux se vendent à raison de $4 75 de la caisse ; la choucroute est calme à $5 50 et $6 le baril ; les haricots blancs du Nord, $13 à 13—, do de l'Ouest $12 à $13, haricots rouges $8 à $12 pois verts $8 à 9, indy pens $8 à 8 ; les betteraves $1, carottes $3 50 le baril, pommes séchées 7 à 7 1/4 c, pour celles de l'ouest, pêches de juin, les pêches séchées 5 à 7 la livre.

BŒUF—Le stock de bœuf du Texas est rond, mais l'article de l'Ouest et du Nord sont rares et la demande en est faible.—Nous cotons le mess du Texas à $8 à 8 ; le tierc mess $12 50 le baril et $7 à $7 50 le tierc baril. L'article en tierçons est coté à $11 à 12 50 pour le mess et $10 à 10 50 pour le prime mess. Le bœuf de l'Ouest est rare et se vend 14 à $15 en 8 et celui du Nord à $15 50 à $17 50 le baril $9 le demi baril.

CAFÉ—Le marché est calme, mais ferme. Nous notons le prime—en or—16 1/4 à 16 1/2 c, le